

Au bout du couloir à droite

Me voici devant la maison de mon enfance, la maison de mes parents. Je l'observe, une boule dans le ventre. Ce n'est pas cette bâtisse qui me fait cet effet mais ceux qui y habitent. Toujours la même histoire. Ma mère m'invite à déjeuner, j'accepte volontiers heureuse de les revoir après une semaine ou deux ponctuées d'appels téléphoniques réguliers, puis, une fois arrivée sur les lieux, je regrette presque de ne pas avoir trouvé une bonne excuse pour éviter ce repas dominical.

Armée d'une tarte achetée à la boulangerie du coin de ma rue et d'une bonne bouteille de vin, je sonne. La porte s'ouvre me laissant entrevoir la silhouette longiligne de ma mère.

- Tu n'as pas un peu grossi ma chérie ?

J'ai droit à cet accueil chaleureux à chacune de nos rencontres. Si elle disait vrai, je pèserais sûrement plus de 200 kilos aujourd'hui.

- Non, maman, j'ai perdu deux kilos.

Elle ne m'écoute pas.

- Entre. Ton père est dans le salon. Va lui dire bonjour.

Comme si je n'y aurais pas pensé de moi-même ! J'ai beau avoir trente ans, ma mère me dit constamment ce que je dois faire. En hiver, elle me sert son : « Tu n'as que ça ? Tu n'as pas pris un pull ? Il fait très froid tu sais. Après tu n'iras pas te plaindre que tu es malade ». Quand une tante, un oncle ou une cousine lui donne quelque chose pour moi, elle ne peut s'empêcher de me dire en me la remettant « Tu n'oublieras pas de lui dire merci ». Ce genre de phrases a le don de m'énerver. Je sais très bien ce que ma mère pense de moi. Selon elle ma carte d'identité a beau indiquer que je suis née le 5 mai 1974, je n'ai pas plus de 16 ans d'âge mental.

Arrivée dans la salle à manger, je vois mon père affalé sur le canapé devant Téléfoot.

- Bonjour papa, dis-je en déposant un baiser sur sa joue.

- Ca va ma fille ?

- Bien et toi ?

- Rien à signaler.

L'essentiel est dit. Pas besoin de longs discours. De toutes manières, dès que nous tentons d'avoir une vraie discussion d'adultes, cela se transforme rapidement en engueulade. Je crie, mon père hurle, je commence à être insolente, il me rappelle que je suis sa fille, que je lui dois le respect, je lui signale que je ne suis plus une enfant, il me lance un regard menaçant, je disparaîs de sa vue. C'est irrémédiable. Problème de communication. Incompatibilité d'idées.

Je rejoins ma mère dans la cuisine. Elle ouvre le four pour arroser le poulet de citron.

- Tu veux un coup de main maman ?

- Non merci, Cécile. Au fait, Solenne n'est pas venue ?

- Elle ne se sentait pas bien.

J'enrage d'être rentrée dans son jeu comme toujours. Elle savait très bien que Solenne ne viendrait pas. D'ailleurs, elle ne me demande jamais si nous sommes libres pour venir le dimanche, mais si je suis libre. Tout ça n'est qu'une grande mascarade. Cela fait cinq ans que je vis avec Solenne. Cinq ans que mes parents

font comme si elle n'était que ma colocataire alors que je leur ais présentée comme étant la femme avec qui je partage ma vie. Cinq ans que je la fais passer pour souffrante quand je dois manger chez mes parents. Cinq ans que cette mascarade arrange tout le monde, que je me trouve pitoyable, que ma puce me trouve lâche...

J'en suis là dans mes réflexions lorsque mon téléphone portable sonne. L'affichage du numéro m'indique que c'est ma chérie. Surtout ne rien laisser deviner à ma mère.

- Oui ?

- Cécile, il faut que tu rentres immédiatement, dit Solenne affolée.

- Que se passe-t-il ?

- Si je te dis qu'il faut que tu rentres c'est qu'il le faut, c'est tout.

Son ton agressif me déplaît. A-t-elle oublié qu'un jour je suis rentrée de toute urgence suite à un appel désespéré de sa part pour constater que l'objet de son angoisse était une souris trotinant gaiement dans notre salon ?

- Y a une bestiole ?

- L'autre a encore remis ça. J'en peux plus Cécile, dit-elle au bord des larmes.

La peur m'envahit.

- Ca va chérie ? Il t'a fait du mal ?

- Non, c'est pas physique ? Une photo et un mot.

Je suis soulagée.

- J'arrive ma puce.

J'ai oublié la discrétion. Ma mère me regarde horrifiée.

- Maman, je dois partir. Notre voisin a encore fait des siennes. On a encore eu droit à des insultes.

- Pourquoi ? , demande-t-elle, faisant semblant de ne pas comprendre.

- Parce que c'est un homophobe Il ne supporte pas de vivre sur le même palier qu'un couple de lesbiennes.

Ma mère met une main sur son cœur et sa bouche se tord de douleur comme si elle était proche de l'arrêt cardiaque.

- J'en ai marre de tout ce cinéma ! Vous savez bien papa et toi que Solenne est ma petite amie, pas ma coloc. Après cinq ans il faudrait cesser de se voiler la face. Votre fille est goudou, c'est comme ça.

Si une chaise ne s'était pas trouvée à côté d'elle, ma mère se serait sûrement écroulée sur le sol.

Je sors de la pièce. En passant dans le salon je dis rapidement au revoir à mon père sans lui donner d'explication sur mon départ précipité, ni lui laisser le temps de poser de questions.

Je bondis dans ma voiture. Direction chez moi.

A peine la porte de l'appartement ouverte, Solenne, en pleurs, me saute dans les bras. Je lui caresse les cheveux.

- Qu'est-ce qu'il a fait encore ce connard ?

- Regarde, dit-elle en me tendant une photo.

Je n'en crois pas mes yeux. Elle représente quatre mecs en train de se masturber. Ce malade s'est fait photographe avec des potes pendant qu'ils s'astiquaient le manche. Bien évidemment, aucun visage n'est visible. L'image commence en dessous de la ceinture, là où se situe son cerveau. Le texte qui accompagne cette œuvre d'art est très poétique : « Si vous aviez connu des vrais mecs, vous ne seriez pas des brouteuses de gazon. Goûtez à nos bites et vous en redemanderez. A bientôt les males baisées ». Aucune signature, aucun nom. Pas besoin de ça pour savoir que c'est le voisin qui se trouve au bout du couloir à droite. Un pauvre type

d'une quarantaine d'années qui se fait un malin plaisir de nous pourrir la vie depuis son emménagement dans l'immeuble il y a un an. Je l'ai pris deux fois sur le fait. Solenne l'a également surpris.

Pour chaque inscription sur notre porte, lettre anonyme reçue, insulte scandée nous avons déposé plainte. Le résultat ? S'entendre dire par un policier peu concerné par l'homophobie « on ne va quand même pas mettre quelqu'un en planque dans votre immeuble pour ça. Il faut nous rapporter la preuve qu'il s'agit bien du voisin que vous accusez ». Magnifique. Donc, pour eux ce n'est rien de grave. En plus, il faudrait jouer les détectives privés pour se voir reconnaître le statut de victime. L'insécurité règne et elle n'est pas qu'en banlieue comme voudrait nous le faire croire le journal télévisé de TF1. Je ne me sens pas en sécurité parce que ma compagne et moi, qui habitons dans un quartier paisible de Paris, vivons sur le même palier qu'un beauf homophobe et que la police ne nous protège pas comme elle le devrait.

Nous avons fait appel aux autres voisins pour collecter des preuves. Echec total. Nous nous sommes retrouvées face aux trois singes, Mizaru, Kikazaru et Iwazaru. A l'origine, cette légende symbolise la sagesse. Sa signification est : « je ne vois pas le mal », « je n'entend pas le mal » et « je ne dis pas de mal » afin d'être épargné par celui-ci. Malheureusement, elle a été transformée en symbole de lâcheté : « je ne vois rien », « je n'entend rien », « je ne dis rien ». Surtout ne pas s'impliquer. Ne pas s'attirer d'ennuis. Et le pire est que cela n'a pas l'air d'empêcher nos voisins de dormir paisiblement et de se regarder dans une glace. Pas le moindre remord. Pas de honte. Bref, tous aussi misérables les uns que les autres. Purs produits de notre belle société individualiste.

Mais il nous en faut plus pour nous laisser abattre, pour baisser les bras. Nous porterons plainte une fois de plus.

Mes yeux ne se détachent pas de cette ignoble photo et de l'inscription. Je sens la rage monter. Je m'écarte de Solenne qui était blottie contre moi et affiche un air déterminé.

- Il faut que cela cesse !

Elle me regarde inquiète.

- Ne fais pas de bêtise.

- Non, juste ce que j'aurais du faire depuis longtemps.

- Je sais qu'avec toi c'est tout ou rien. Soit tu t'écrases comme avec tes parents, soit tu deviens violente comme avec cette ado qui nous avait traité de « sales gouines » et que tu as failli laisser pour morte.

Sa remarque me vexa, surtout que j'ai enfin tenu tête à ma mère, mais ça elle ne le sait pas. Je quitte l'appartement sans rien dire.

- Attends ! Que vas-tu faire ? , me crie-t-elle sur le pas de la porte.

- Reste-là, dis-je en sonnant chez le con du bout du couloir.

Il ouvre. Quand il me voit, il tente de refermer la porte. Je la bloque avec mon pied.

- Bah, qu'est-ce qui se passe ? T'as peur des femmes ? Ca te rappelle ta mère castratrice. Tu ne supportes pas qu'on puisse se passer des hommes, qu'on soit heureuses sans ? Ca te renvoie à ton insignifiance ?

Il est rouge de colère et se met à hurler.

- Je ne vous permets pas de faire irruption comme ça chez moi, de me parler ainsi et de me tutoyer !

- Et moi, je ne te permets pas de me faire parvenir des photos de ta bite et de celles de tes potes, dis-je en agitant l'arme du crime sous son nez. Pas plus que je ne te

permets de nous traiter de « brouteuses de gazon » et de dire que nous sommes des « males baisées ». Je tiens à te rassurer, notre vie sexuelle est harmonieuse. Nous prenons beaucoup de plaisir ensemble.

Il est stupéfait. Il me regarde éberlué sans piper mot Une main m'agrippe et me tire en arrière. Solenne me ramène chez nous. L'autre con reste bouche bée. Une fois à l'intérieur de notre appartement, Solenne abat son poing sur la table du salon.

- Mais qu'est-ce qui t'as pris Cécile ? T'es cinglée ou quoi ! Tu sais que ce que tu viens de faire peut se retourner contre nous ?

- Rien à foutre.

Ma remarque la met hors d'elle. Elle gesticule dans tous les sens et augmente le volume de sa voix.

- Mais tu es inconsciente ! A cause de toi on ne va pas pouvoir porter plainte ! Si on le fait, il le fera aussi en t'accusant de diffamation.

- Ca fait un an qu'on fait tout dans les règles, un an qu'il nous rend la vie impossible. On va se débrouiller seules. On ne va quand même pas attendre de se faire casser la gueule ! Maintenant ça sera la loi du Talion, « œil pour œil, dent pour dent ».

- Mais ça ne va pas ! On n'est plus en dix-sept cent et quelques avant Jésus-Christ. On ne se fait pas justice soi-même !

- Ca peut se justifier quand la justice de ton pays reste inerte.

- Non. En utilisant ce genre de procédé, tu ne vaux pas mieux que lui, tu agis aussi stupidement que lui. Tu t'es montrée aussi grossière que lui.

Je baisse les yeux. Je me rends compte de mon erreur, du niveau auquel je me suis abaissée, au sien. Solenne, qui a du ressentir mon trouble, s'approche de moi et caresse ma joue.

- Je suis désolée, dis-je honteuse.

- C'est ennuyeux, mais c'est pas la fin du monde, dit-elle avant de déposer un doux baiser sur mes lèvres. C'est normal de péter les plombs de temps en temps.

- J'en peux plus tu sais.

- Je sais, dit-elle en passant tendrement sa main dans mes cheveux. Ecoutes, vu qu'on ne s'en sort pas toutes seules, on devrait peut-être contacter une association pour leur faire part de notre cas.

J'aurais tellement voulu qu'on puisse régler ça juste elle et moi. Je me sens impuissante, inutile. J'ai l'impression d'être incapable de protéger ma petite femme comme il le faudrait, comme je le voudrais.

Solenne me sert dans ses bras en disant :

- Je sais ce que tu penses. C'est faux. Je me sens en sécurité avec toi, je me sens protégée. Mais tu n'es pas une super héroïne de manga, pas plus que moi. Là, nous sommes démunies.

- T'as raison, on a fait ce qu'on a pu. On va écrire ou téléphoner à une assos. On aura peut-être plus de chances de faire avancer les choses. Je vais chercher des adresses et des numéros de téléphone tout de suite sur internet.

Solenne sourit.

- Je retrouve ma Cécile déterminée et battante qui fait les choses dans les règles de l'art, celle que j'aime.

Je me jette sur elle et la renverse sur le tapis.

- Un peu de folie de temps en temps, c'est bien aussi.

- Ce type de folie, oui, dit-elle d'un air malicieux.

J'ai la bouche grande ouverte. Ma mâchoire est sur le point de se décrocher. Alors comme ça le monde n'est pas complètement pourri, il existe encore des gens qui ont le sens du civisme. Quel choc. Je n'y suis pas habituée. Je suis méfiante.

- Pourquoi vous feriez ça ?

- C'est mon devoir de citoyenne.

Bonne réponse. On peut essayer de lui faire confiance. Je lui souris.

Solenne est folle de joie. Elle la regarde avec intensité. Je n'aime pas trop ça. Ok cette fille est sympa mais il ne faut pas pousser. C'est moi qu'elle doit admirer, pas la skateuse du FBI. Bon, ce n'est pas le moment de perdre mon énergie dans la jalousie, on a un autre combat à mener, un combat plus grand.

L'espoir renaît. Nous pourrons peut-être enfin vivre à nouveau paisiblement dans cet immeuble, comme avant. Ne plus être insultées, ne plus avoir peur. Nous aimer en toute tranquillité.

3027 mots